

Quartiers latins!

Dossier n°13

Le Quartier Latin, et quel mythe ! Un lieu à la renommée mondiale pour sa beauté, mais si peu connu du grand public.



La visite guidée se trouve ici : <https://youtu.be/LOR5vY02gwk>

Cette année nous vous proposons une dernière balade dans les rues où les étudiants de la Sorbonne Nouvelle ont pris leurs marques. Le départ à Nation à la rentrée 2021, comme tout nouveau départ, nous a fait prendre conscience de ce que nous laissons derrière nous. C'est un quartier où on passe, où on a plaisir à s'attarder, à s'asseoir et à regarder passer le temps... en réalité, on n'en saura jamais assez sur cette contrée où se mélangent éclat, émerveillement et mystère.

Vous voilà averti. Notre équipe vous enjoint maintenant à commencer votre voyage par **l'une des trois rubriques à gauche**:

- son histoire,
- son avenir,
- son souffle littéraire.

Bonne lecture !

La rédaction du n°13 vous souhaite la bienvenue



De gauche à droite: Carole Colin (cln), Alice Heinke (alh), Léon Delarue (led), Ophélie Sou (ops), Marine Debiais (mad), Alice Le Grix (ali), Léna Couffin (lec), Laura Neidmann (und), Floriane Bouret (flb), Camille Poulhès (CaP), Lise Valem (liv), Chloé Delahaye (clo), Heidi Chappé (hch), Jasmine Bouguerouche (amc), Alina Rebmann (arn), Sarah Bronsard (sab), Luise Steidtmann (lus), Chloé Pierrard (chp), Marie Suhm (mcs), Sophie Krüger (sok), Vojtech Muska (vom), Félicité Simonet (fet), Paula Mörke (pcm), Anna-Maria Chrystoph (amc), Laura Ablancourt-Maynard (lam). Pas sur la photo: Katharina Schmidt (kas), Sylvia Pallast (sil), Aurore Jaillet, Colombe Formery (cof), Larissa Clayer (lac), Houda Slimani (hda)

Editorial



La rentrée 2019, quelle aventure ! Retour à la vie étudiante, aux petits cafés, aux soirées au bar du Repaire, aux balades dans les plus beaux endroits de la rive gauche, un déménagement à Nation qui devient certain pour 2020, et la foule d'expériences inoubliables d'un groupe d'étudiants assurant la continuité de la revue online du département d'études germaniques de Paris 3. Ce nouveau numéro, réalisé par une équipe franco-allemande, vous présentera les rubriques traditionnelles dont les portraits d'anciens (**Alumni**) et un dossier consacré au **Quartier Latin** à travers différents formats (texte, vidéo, audio ou image).

Dans les rubriques classiques, le fameux **Qui suis-je ?** attend vos réponses, **le Livre** présente le travail de Jean-Louis Gorget et Guillaume Robin, **Lettre de** est toujours au rendez-vous, etc. Votre attention retiendra peut-être également la présence d'un carnet de voyage, publié en partenariat avec le *Séminaire étudiant franco-allemand à Weimar sur la « jeunesse »*. Notre article sur la nouvelle bibliothèque de Nation mérite toute votre considération. Et si votre soif n'est pas encore étanchée, de nombreux autres articles sauront certainement satisfaire votre curiosité.

Cependant, le numéro 13, s'il représente la poursuite des aventures de la revue *asnières-à-censier.fr*, signe également la fin de la Sorbonne Nouvelle au Quartier Latin. Notre équipe vous propose d'aller une dernière fois à la rencontre de ce quartier qui sut déchaîner les esprits, inspirer les artistes et enivrer les étudiants.

Léon Delarue, rédacteur en chef du numéro 13 (en février 2020)

Crise sanitaire oblige, le chantier a pris du retard, nous habitons toujours l'écrin brutaliste de Censier au coeur du Quartier Latin. Le déménagement à Nation est prévu pour la rentrée 2021. (Note de la rédaction en septembre 2020:-).

Aux origines médiévales : un quartier étudiant par définition

1200, charte de fondation de l'Université de Paris par Philippe Auguste. 1215, statuts de l'Université de Paris par le cardinal Robert de Courçon, sous les ordres du pape Innocent III. Quelque part entre 1228 et 1270, Saint Louis, se rendant à matines pendant la nuit, reçoit un seau d'urine sur la tête alors qu'il passe sous la fenêtre d'un étudiant.

Le Quartier Latin, c'est aujourd'hui le vieux quartier des cafés, le quartier des artistes et des galeries, des poètes, des étudiants aussi, le quartier de la nuit tombante, des théâtres, des libraires... et des touristes. Eh bien, en 800 ans, peu de choses ont changé. Au XIIIe siècle, à sa fondation, sur la rive gauche de la Seine, l'Université de Paris accueille les touristes de l'époque : les étudiants. Chahuteurs, jeunes intellectuels, amateurs de beuverie, grévistes, grands rhéteurs, premiers sur le marché de l'emploi, revendiquant leur indépendance... bref, des personnages insupportables. L'Université de Paris, deuxième université d'Europe après Bologne en Italie, attire des jeunes de toute la chrétienté. Italiens, Allemands, Anglais, Espagnols, Scandinaves, tous s'y côtoient ! Alors comment tout ce petit monde peut-il coexister sur cette minuscule part du gâteau parisien actuel ? Un seul mot : le latin. Le latin, c'est la lingua franca, l'*english* de l'époque ! Ainsi naquit ce qu'aujourd'hui nous appelons « le Quartier Latin » (bien que l'appellation ne semble apparaître que bien plus tard).

Je ne veux pas vous parler des thomistes, des aristotéliens, des averroïstes, des philosophes utopistes, des réformistes intellectuels, de l'universalisme ou des humanistes mélancoliques ; non, ce que je veux ici, c'est tenter de broser avec vous le portrait de l'étudiant médiéval dans le Quartier Latin de Paris, un étudiant pas si différent de l'étudiant d'aujourd'hui.

Alors à quoi pense-t-on quand on nous dit « étudiant » ? Grève et engagement politique ? Fête et beuverie ? Recherche de logement et manque d'argent ? Problèmes administratifs ? Professeurs et élèves du monde entier ? Diplôme, livre et recherche ? Université bien sûr... Débouchés peut-être ? Privilèges et vacances ? Ou encore manque d'attention pendant les cours ? Tout cela à la fois je suppose... Eh bien, au Quartier Latin, rien de nouveau, et je m'en vais vous conter cette histoire.

Le Quartier Latin, déjà le quartier des grèves...



C'est la

sombre histoire d'un tavernier tabassé par une bande d'étudiants, d'une arrestation qui tourne mal, d'une grève aux retentissements européens, et d'un conflit atteignant les plus hautes sphères de la chrétienté médiévale occidentale : c'est la grève de 1229, une tragicomédie en 5 actes, où les partis s'accusent l'un l'autre, résolue par l'intervention du guide controversé de la chrétienté.

Acte 1 : Une soirée gâchée par un maudit tavernier. C'est mardi gras, le 26 février 1229, l'heure d'aller jouer et festoyer. Il fait froid et boire réchauffe toujours. Mais en fin de soirée, on n'a pas les moyens de payer, une dispute éclate et les étudiants finissent dehors.

Acte 2 : La revanche : l'arme du crime, un gourdin. Nullement impressionnés, les étudiants reviennent plus nombreux le lendemain, on les dit armés de gourdins, de bâtons, et même d'épées. La tavernier est tabassé, la taverne saccagée et les passants « légèrement » bousculés. Puis on rentre tranquillement chez soi.

Acte 3 : L'arrestation : une intervention illégale. La régente Blanche de Castille, mère de Louis IX, ordonne l'arrestation des étudiants. La garde tente d'arrêter les coupables, il y a lutte, et on ne sait si les véritables fauteurs de troubles étaient dans le lot. On peut supposer que la lutte ne fut pas chose aisée pour la garde, car figurez-vous que les universitaires disposaient également de cours d'escrime et de maniement des armes. Le premier manuel d'escrime dont nous disposons, connu sous le nom de Royal Armouries Ms. I.33, a été rédigé et illustré par des clercs et représente des clercs maniant épée et bocle ! La possession d'armes leur a d'ailleurs été interdite plus d'une fois... Mais revenons à nos moutons : finalement, la garde l'emporte, des étudiants sont tués et les autres prennent la fuite dans les vignes non loin. Et quoiqu'on en dise, tuer quelqu'un à l'époque médiévale est un crime grave...

Acte 4 : Deux ans de grève. Car selon la loi, la garde n'a pas de pouvoir sur l'Université de Paris. Elle n'avait donc pas le droit d'intervenir ! Les maîtres et étudiants, avec le soutien du pape, demandent justice à la régente. Celle-ci ne cède pas. L'Université de Paris entre en grève. Elle décide d'une grève de 6 ans durant lesquels aucun enseignement public ou privé ne pourra avoir lieu dans la capitale. Les grèves étudiantes d'aujourd'hui (pensez à celle d'il y a deux ans par exemple) font pâle figure à côté de celle-ci !

Mais ici j'aimerais faire une petite parenthèse et vous expliquer en quoi une telle grève est un événement des plus graves pour Paris. Une grève universitaire à l'époque médiévale, ce n'est pas descendre dans la rue et manifester avec des pancartes ; à cette époque, la grève universitaire consiste en un simple départ de sa cité d'accueil. Alors en quoi est-ce si grave ? C'est d'abord à cause des conséquences économiques. Au XIIIe siècle et dans les siècles qui suivent, l'université fait vivre tout le Quartier Latin, les étudiants et écoliers dépensent beaucoup, tant en matériel d'étude qu'en breuvages douteux, paient leur logement, louent des livres, certains travaillent pour payer leurs études tandis que d'autres ont des domestiques. Sans compter la quantité d'artisans, de miniaturistes, de copistes, de relieurs, de prêteurs sur gages, etc., triés sur le volet chaque année que l'université fait vivre. Mais c'est aussi la renommée culturelle internationale de Paris, la nouvelle Athènes, la nouvelle Rome, centre du savoir, qui est touchée. Parallèlement, les autres universités se voient stimulées par l'arrivée des prestigieux maîtres et élèves de l'Université de Paris. En 1229, ce furent les universités d'Angers, Toulouse, Orléans, Reims, Cambridge, Oxford, et même les universités d'Italie, qui se virent renforcées. En comparaison, imaginez Paris aujourd'hui, sans le Quartier Latin, économiquement et culturellement.

Acte 5 : L'intervention pontificale. Bien sûr à Paris, on feint de ne pas s'en inquiéter et on traite la situation avec mépris. Le légat et l'évêque vont même jusqu'à excommunier l'université entière. Très vite le pape, qui est alors Grégoire IX, décide d'intervenir et suite à de longues négociations, publie la bulle *Pariens Scientiarum* le 13 avril 1229 qui réinstaura la paix à Paris. On y voit d'ailleurs apparaître pour la première fois le droit de grève (uniquement s'il y a meurtre et que les victimes n'ont pas

obtenu justice et satisfaction dans les quinze jours). De plus, le jeune roi Louis IX ordonne la création d'une commission de deux maîtres et deux bourgeois chargés de forcer les propriétaires parisiens à respecter les prix de location des chambres étudiantes, fait jurer aux hauts ecclésiastes de ne plus causer de désagréments aux universitaires, et commande aux bourgeois de faire de même. En échange, les universitaires doivent dorénavant adopter un comportement moins turbulent. Rire gras sur les bancs de l'université.

En effet, les étudiants médiévaux n'ont jamais cessé d'être des plus indomptables et privilégiés. Aussi les grèves sont-elles encore nombreuses d'ici à la fin du XVe siècle, mais cette agitation se retrouve aussi dans leur quotidien, et la vie étudiante, si elle est synonyme d'études et d'apprentissage, est également une fête gargantuesque.

Et sinon c'est quoi l'Université de Paris au XIIIe siècle ?



Avant toute chose, il faut comprendre qu'une université médiévale, est une association d'étudiants et de professeurs, une *universitas*, une corporation de gens de métier, et qu'elle n'est donc pas implantée dans un quelconque lieu. Elle loue toutes les salles où elle donne des cours. C'est aussi pour cela qu'il est facile d'entrer en grève à l'époque médiévale. Chaque étudiant a son pupitre qu'il pose sur ses genoux pour prendre des notes. Multifonction : il fait office de table et de cartable, on y trouve plumes, encre, et feuilles – et éventuellement livres – c'est l'ordinateur qu'on pose sur ses genoux quand il n'y a plus de place dans l'amphi ! On suit les cours des sept arts libéraux, répartis en deux catégories, trivium et quadrivium. Le trivium est composé de la grammaire, de la logique et de la rhétorique. Le quadrivium est composé de l'arithmétique, de la géométrie, de la musique et de l'astronomie. Mais s'ajoutent à cela de nombreuses autres matières comme la théologie, le droit canon, le droit civil et impérial dans certaines universités, la médecine, l'étude de textes littéraires, etc. L'Université de Paris était réputée pour la théologie.

Des élèves distraits ? Quid novi sub sole...

Mais comme vous en cet instant qui décrochez sous le poids des informations, comme l'étudiant d'aujourd'hui, l'étudiant médiéval est distrait. Selon le témoignage d'un professeur du XVe siècle : « *Les uns écoutent la leçon, en bâtissant des châteaux de papier, les autres écrivent des livres et des*

chansons ; la plupart sont distraits ou endormis ; quelques-uns même envoient leur cahier à l'école et demeurent au lit ». Quelque part, l'étudiant est toujours le même, studieux et inattentif, rêveur assidu et fêtard de la première heure. Car oui, dans une même bâtisse, on trouvait en haut la salle de classe, et en bas un commerce, disons, des plus douteux.

Lorsque vous vous baladerez dans ces vieux quartiers de débauche...

Rendez-vous au Square René Viviani et à l'église Saint-Julien-le-Pauvre. A l'angle sud du square, vous trouverez la rue du Fouarre qui autrefois allait jusqu'à l'actuel quai de Montebello et contenait pas moins de huit écoles réparties dans deux bâtisses. Si vous continuez vers le sud et que vous faites le tour du pâté de maison en tournant à droite, vous tomberez sur la rue Galande dans laquelle une maison entière, à l'enseigne de la Pomme Rouge, était occupée par l'université. Mais rendez-vous plus à l'ouest et vous entrerez dans une zone où la concentration de restaurants est anormale : rue Saint-Jacques, rue de la Harpe, rue Saint-Julien-le-Pauvre, etc. Vous êtes au cœur de la débauche étudiante, aux côtés de François Villon, poète étudiant du XV^e siècle. Imaginez : les enseignes de cabarets sont nombreuses et sont à l'image de Sainte-Catherine, Saint-Denis, Saint-Jacques, Saint-Jean, Saint-Julien, Saint-Louis, Saint-Michel, etc. ; et c'est sans compter sur les tavernes comme l'Arbalète, l'Ange ou les Deux Anges, le Cerf, le Berceau ou le Chaudron. Selon les textes de l'époque, l'étudiant est le principal client de ces établissements, plus débauché encore, il court la nuit dans les rues de Paris, armé, enfonçant les portes des bourgeois et enlevant les bourgeois, on se plaint d'avoir été frappé, de s'être vu déchirer ses vêtements, de s'être fait raser les cheveux, etc. sans compter les bagarres entre bandes d'étudiants. Cela dit les professeurs aussi ne sont pas exclus de ces vices : certains s'enivrent avec les étudiants et donnent même des fêtes chez eux. Quant à ceux qui refuseraient les avances des prostituées, ceux-là sont poursuivis par ces dernières en se faisant insulter de sodomites.

En somme, à l'université, tout était prétexte à faire la fête : arrivée d'un nouvel étudiant, départ d'un étudiant, obtention de sa maîtrise, arrivée ou départ d'un enseignant, fin des examens, jours de fête, banquets officiels, etc. Chaque soir, certaines parties du Quartier Latin se transformaient pour devenir beuveries, bagarres et débauche.



Université et combat politique, un couple indivisible quoi qu'on en dise.

Et les étudiants étaient intouchables ! Ils étaient couverts de privilèges comme on l'a déjà vu plus haut et comme on le verra plus bas. La royauté voulait les garder sous son aile et l'autorité pontificale également. Jouant ses cartes, l'Université de Paris a réussi à être quasiment indépendante des deux tout en obtenant de nombreux privilèges de l'un et de l'autre. Il n'existe pas plus symptomatique pour illustrer ce propos que la miniature du XVe siècle qui représente Saint-Louis, se rendant à matines de nuit en passant par le Quartier Latin, et recevant un seau d'urine sur la tête. Il est dit que l'étudiant fautif, loin d'être puni, obtint une prébende, sorte de revenu accordé aux ecclésiastiques, car il devait être bien studieux pour encore travailler à cette heure. C'est un peu l'APL du XIIIe siècle...

L'argent, le problème intemporel des étudiants...

Justement ! Cet argent, l'argent des étudiants, s'il allait dans les poches des commerçants et des professeurs, allait aussi en grande partie dans les poches des locateurs. Comme aujourd'hui, l'étudiant cherche un logement. On se dispute, on se bat, on renchérit, on soudoie, les locateurs augmentent les prix... : c'est la course infernale au logement, parfois même jusqu'entre élèves et professeurs. Si les uns sont assez riches pour s'entretenir ou appellent leurs parents à l'aide – ce qui ne fonctionnait d'ailleurs pas toujours – d'autres cherchent des emplois, louent leurs services aux bourgeois, deviennent les domestiques des uns, se résignent à la colocation, voire à la mendicité.

Les premiers "foyers étudiants"

Mais on n'allait pas laisser les étudiants dans cet état ! En même temps que se développe l'université, apparaissent les premières bourses et les premiers collèges – la résidence étudiante médiévale, le CROUS de l'époque, repas compris – dont celui de la Sorbonne dans les années 1250 ! On ne peut y introduire « *ni chiens ni femmes* », mais on y trouve le gîte et le couvert, et une instruction. En échange, les étudiants doivent veiller les morts, assister aux sermons, aux récitation, se confesser, etc. Bref, être collégien, c'était être moine-étudiant, curieux mélange entre débauche et religiosité.

Toutefois, certains étudiants trouvaient le moyen de contourner les règles. Pour ceux-là, les collèges tenaient plus du centre administratif, délivreur de papiers et d'attestations, que du lieu de résidence permanente. On les appelait les « martinets » car, comme l'oiseau, ils avaient l'âme voyageuse et discrète. Rappelons tout de même qu'une grande partie des étudiants restaient trop occupés à étudier, lire et travailler pour faire autre chose – du moins en semaine.

Voilà qui était l'étudiant de l'époque médiévale, l'homme qui donna son nom au Quartier Latin, clerc, tapageur pour le moins, privilégié promis à un destin radieux – eh oui, pas de chômage pour les étudiants médiévaux, tout le monde recrute ! – studieux, écrivain et vagabond sur les bords. Mais quid de l'Université de Paris ? Parler de l'étudiant sans l'université, quelle erreur ! Et préparez-vous, ce que je suis sur le point de vous révéler, tiens bel et bien de la réalité et non de la fiction.

L'université et l'administration, un paradoxe qui ne date pas d'hier !

C'est un scandale, une abomination, une honte ! Car voyez-vous, nous sommes en pleine Guerre de Cent Ans, en 1378, et une des Nations de l'Université de Paris, se nomme la Nation d'Angleterre ! Alors voilà, l'Université de Paris est répartie en quatre « Nations », qui regroupent les étudiants par origines géographiques. Il y a la Nation de Normandie, où l'on trouve les Normands et les Bretons, la

Nation de Picardie, qui rassemble tout le nord du Royaume de France, la Nation de France, constituée de tout le reste du Royaume ainsi que de tous les étudiants latins, et il y a la Nation d'Angleterre, réunissant les Allemands, les Scandinaves et les Anglais. Chaque Nation a ses propres modes de fonctionnements, ses propres représentants, ses lieux de cours, ses finances, etc. Mais c'est la Guerre de Cent Ans et l'Angleterre est l'ennemi juré de la France !

Alors la Nation d'Angleterre ne peut rester « d'Angleterre », et en 1378, on demande à ce qu'elle devienne la Nation d'Allemagne. Eh bien, les démarches administratives d'aujourd'hui ne sont rien à côté de celle-ci. 58 ans. Il aura fallu 58 années pour qu'en 1436, la Nation d'Angleterre devienne la Nation d'Allemagne. Mais la guerre n'est pas finie, aussi bien dans le pays qu'à l'Université de Paris, et on aime bien taquiner nos amis anglais. Alors changer de nom était loin d'être suffisant et assez humiliant. Figurez-vous que dans les Nations, il y avait des sous-répartitions. Après la réforme, la Nation d'Allemagne était constituée des étudiants de Basse-Germanie, de Germanie Supérieure, et d'Écosse, dans laquelle on mit les Anglais – douce et vicieuse revanche, taquinerie politique, de l'alliance franco-écossaise.

Quoiqu'il en soit, on aime nos professeurs...

Autre chose : êtes-vous allé voir la rubrique « *Qui suis-je ?* » ? Si non, il faut le faire ! Car sachez que c'est une tradition dès l'époque médiévale que de rendre honneur à un professeur de l'université en faisant son portrait. Cela dit, à l'époque médiévale, on faisait littéralement son portrait. Lorsque les rues se couvraient de blanc chaque hiver, c'était le moment d'aller quêter auprès des docteurs, des plus riches et des plus éminents. Mais il fallait au préalable que le légat de l'Université de Paris donne son autorisation après vérification qu'il neigeât bel et bien. L'argent rassemblé était ensuite dépensé dans la réalisation d'un portrait ou d'une statue d'un professeur célèbre de l'Université. Peut-être cette tradition renaîtra-t-elle un jour... si c'est le cas, espérons qu'elle ne créera pas de jaloux entre professeurs !

Et vivent les vacances !

Je voudrais aborder un dernier point avant que nous nous quittions : nous avons parlé des cours, de l'organisation de l'Université, du logement, du temps de travail, des grèves, mais nous avons oublié une période cruciale dans l'emploi du temps de l'étudiant : les vacances ! Comme aujourd'hui, les grandes vacances existent à l'époque médiévale. Elles s'étendent de début septembre à la mi-octobre, jusqu'à la Saint-Luc plus précisément. En plus de cela, il y a trois jours et demi de vacances à Pâques, à Noël et à la Pentecôte. Alors que faisaient les étudiants pendant leurs vacances ? Quelques-uns rentraient voir leur famille mais la plupart restaient en ville ; et à Paris, on se rendait au Pré-aux-Clercs, large prairie qui longeait la Seine, des clôtures de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés à l'actuel emplacement de la Chambre des députés, c'est-à-dire au-delà de l'enceinte de Philippe Auguste. C'était le terrain de jeux des étudiants, sujet d'une querelle de possession du terrain qui dura quatre à cinq siècles entre l'Université de Paris et les moines de Saint-Germain. On y jouait de l'argent, dés, osselets et cartes s'abattaient, jeux d'adresse, de stratégie, de balles et jeux en équipes y étaient très populaires, on s'y bagarrait – entre étudiants mais aussi avec les moines – on y faisait la fête, on entraînait dans le petit vignoble de l'abbaye, mangeait les raisins et arrachait les ceps, on allait même jusqu'à tenter de pénétrer le couvent, non sans s'exposer à la colère des moines qui en sortaient armés d'arbalètes. Quel sport !

Il reste encore beaucoup à dire, mais voilà ce à quoi peut avoir ressemblé le Quartier Latin à son origine, un quartier d'étudiants, un quartier international, un quartier en ébullition, plein de contradictions et de folie, mais pas moins vital pour le Paris d'hier que pour celui d'aujourd'hui.

led

Enfin, rendons à César ce qui appartient à César, je tiens à spécifier mes sources que sont :

- *La vie d'étudiant*, quatrième volume de la collection *Mœurs intimes du passé*, édité par Albin Michel de 1908 à 1936, rédigé par Augustin Cabanès et reparu aux Editions Jourdan en avril 2019 ;
- L'article *L'intellectuel* de Mariateresa Fumagalli Beonio Brocchieri dans *L'homme médiéval*, republié par les Editions Points en 1994 (originellement par les Editions du Seuil en octobre 1989), sous la direction de Jacques Le Goff ;
- La carte du Quartier Latin dans *Maîtres et élèves au Moyen Âge* par Pierre Riché et Jacques Verger aux Editions Pluriel ;
- *Les intellectuels au Moyen Âge* de Jacques Le Goff, republié par les Editions Points en 2014 (originellement par les Editions du Seuil en 1957, 1985 et 2000).
- *Gargantua* de Rabelais, édition présentée, établie et annotée par Mireille Huchon, publié par Gallimard en 1994 et 2007.

Deux marqueurs du quartier : l'Odéon et le Luxembourg

L'Odéon. Qui a dit que le théâtre n'était pas politique ?

Le théâtre de l'Odéon est le théâtre des bouleversements du Quartier. Il agit comme un reflet de l'agitation politique du Quartier Latin : érigé en 1782 pour le bon plaisir de son roi, ses planches n'ont cessé d'être l'objet de récupérations révolutionnaires, en 1789, 1830, puis lors des événements de mai 68.



Les fauteuils en velours rouge, marque de fabrique de ce théâtre qui ne possède qu'une salle de représentations, rappellent, tout comme sa façade néo-classique, son contexte de construction : en 1782, la découverte des sites de Pompéi (1600-1763) et d'Herculanum (1738) remettent une certaine architecture grecque au goût du jour. Le roi soleil souhaite un théâtre digne de l'accueillir : celui-ci est construit tout près du palais du Luxembourg, afin d'être un "un nouvel agrément pour leur habitation", après trois ans de travaux.

Le quartier latin : un espace dominé par la royauté

La salle suit une architecture "à l'italienne", soit en arc-de-cercle autour de la scène, et les places sont attribuées selon la hiérarchie du système d'ancien régime (qui perdure selon les différents prix des places). Avec une capacité d'accueil de 1913 places, la salle est la plus grande de la capitale, et le faisceau de cinq rues convergeant vers celle-ci facilite son accès tout en mettant le théâtre en valeur.

Le contre-pouvoir révolutionnaire s'y installe : 1789, 1830

Une première révolution : en 1784, le Mariage de Figaro, écrit par Beaumarchais et porté par le comédien Dazincourt, est joué en 1784, est un grand succès, alors même qu'il prend parti contre les avantages de la noblesse.

C'est en 1789 que son rôle en tant que lieu d'opposition au pouvoir se fait plus explicite : le théâtre est rebaptisé "Théâtre de la Nation", suivant la coutume républicaine de changer tous les noms afin de créer un espace public républicain. En 1791, la troupe du roi se déchire autour de la pièce Charles X : Celle-ci expose la violence et l'hypocrisie de la monarchie française en revenant notamment sur le massacre de la nuit de la Saint Barthélémy. La partie royaliste de la troupe se sépare du théâtre et s'installe rive droite, à la Comédie française, alors Théâtre de la République.

Après l'épisode de la Terreur, le théâtre change à nouveau d'appellation : la salle du "Théâtre de l'Égalité" est rouverte en 1794 lors de représentations pour et par le peuple. Et c'est en 1796, enfin, que le théâtre prend le nom "d'Odéon".

En 1830, préfigurant l'occupation de mai 68, le théâtre est au centre des soulèvements révolutionnaires étudiants, et devient un lieu d'insurrection. Cette mouvance ne se reproduit toutefois pas en 1848 : l'Odéon est déserté au profit des Tuileries et du Palais-Royal.

Le renouveau du théâtre de 1866 à 1874 a lieu grâce à Sarah Bernhardt, grande tragédienne, qui y fait revenir le public. Sa carrière y débute et ce théâtre est son lieu de prédilection car il fait le choix de ne pas se fonder sur un répertoire classique seulement.

En 1900, l'Odéon s'est institué comme théâtre laissant la part belle aux nouveautés, et André Antoine y institue un nouveau type de jeu, plus réaliste, qui ne repose pas sur les conventions théâtrales, au profit d'une simplicité gestuelle et décorative. Sur les planches du théâtre naît ainsi le métier de metteur en scène tel qu'on le connaît aujourd'hui : jusque là, les pièces ne possédaient pas de figure désignée comme dirigeant le jeu des acteurs et imposant ses choix.

S'en suit une longue démarche de démocratisation du théâtre, qui passe par l'ouverture du répertoire à des dramaturges contemporains et à des classiques étrangers, ainsi que pour une baisse des prix. Cocteau, Rostand, Feydeau, tous se succèdent avec fluidité, la liberté du registre s'impose.

Une rupture dans la chronologie du théâtre : mai 68, l'appropriation du théâtre, emblème de l'embourgeoisement de la culture

Jean-Louis Barrault arrive en 1959 au poste de directeur du théâtre. Cette figure ravive la vie culturelle du lieu, et sera décisive dans son orientation politique du théâtre pendant le mouvement social de mai 68. L'imagerie de ces événements résonne beaucoup avec les étudiants et le quartier latin : le théâtre n'est pas mis en reste.

Le 15 mai au soir, le théâtre est pris d'assaut après deux jours de concertation, avec les travailleurs techniques notamment.

Le choix du lieu n'est absolument pas anodin, mais significatif des revendications : il s'agit de faire une critique de l'embourgeoisement de la culture, de la politique culturelle hypocrite de De Gaulle avec Malraux, et de critiquer le statut même de la culture et de l'art dans les sociétés capitalistes, dont tout art, même politique, est rejeté pour sa division entre le public passif et les créateurs. Cette dichotomie est perceptible par la séparation entre la scène et les gradins. Les acteurs de mai 68 vont jouer avec ces symboles en organisant des débats sur cette même scène.

Ce qui se joue ici, c'est la transformation des spectateurs en acteurs, d'où la symbolique forte de choisir un tel lieu.

Barrault le comprend, et agit en faveur du mouvement : il refuse de couper l'eau et l'électricité des lieux, ce qui pourrait rendre la situation dangereuse, et dialogue avec ses occupants. Ce qui lui vaudra d'être renvoyé, une fois le calme revenu.

Il ne faut toutefois pas réduire le mouvement à une dynamique étudiante : les acteurs y ont été très nombreux, ralliés par des travailleurs, des ouvriers, et même des policiers.

“Ne nous attardons pas au spectacle de la contestation, passons à la contestation du spectacle.”

L'occupation aura été de courte durée : un mois, et lorsque la tension monte et qu'une intervention armée se prépare, ce à quoi les occupants répondent par la mise en place de barbelés et d'une stratégie de contre-attaque, ils finissent par se rendre. Ils n'étaient plus qu'une trentaine, parmi lesquels un étudiant seulement.

Et qu'en est-il aujourd'hui ? Un théâtre qui, malgré une volonté affichée de démocratisation, peine à toucher un large public. L'Odéon est-il un reflet du quartier latin, un quartier qui se veut déconnecté et s'approchant de plus en plus du mythe ?

Aujourd'hui, le théâtre de l'Odéon est dit “de l'Europe”, en hommage au projet de théâtre européen de Giorgio Strehler, metteur en scène et directeur de 1983 à 1989. Si la programmation est en effet européenne, et si les pièces au répertoire varié parlent très souvent d'actualité (Brexit, sexisme...), il s'agit toujours d'une consécration et d'une forme de reconnaissance pour des pièces ayant déjà connu le succès. Mais cela suffit-il vraiment à en faire un théâtre politisé et à démocratiser la culture ?

ali, hch

Le jardin du Luxembourg. L'emblème végétal.

Les milliers de personnes qui foulent chaque jour les allées du Jardin du Luxembourg au cœur du 6^e arrondissement de Paris ne semblent pas s'en rendre compte : étudiants allongés dans les pelouses, amis jouant à la pétanque, touristes prenant des selfies devant le Sénat, sportifs en tous genres... Emblème végétal du Quartier Latin s'il en est, le Jardin du Luxembourg, affectueusement surnommé le «Luco» par les parisiens, est un des plus anciens jardins de la capitale et à ce titre, un monument chargé d'histoire.



C'est à la reine Marie de Médicis, veuve du roi Henri IV, que l'on doit la création de ce jardin. A la recherche d'un endroit calme pour implanter son jardin florentin loin des tumultes de la Cour au Louvre, tout commence lorsqu'elle décide de racheter l'hôtel particulier du duc Piney Luxembourg ainsi que ses 8 hectares de terrain. La reine fait raser l'hôtel particulier pour y construire un palais, le Palais du Luxembourg, sur le modèle du palais Pitti à Florence. Elle en confie la construction à l'architecte Salomon de Brosse en 1615 et la décoration, entre autres, à Rubens. Marie de Médicis s'y installe avec son fils, Louis XIII. Dans un premier temps, le jardin ne s'étend que sur les côtés du Palais. En effet, il y avait en face du palais une bâtisse religieuse, le couvent des Chartreux, que l'on ne pouvait déplacer. Le premier jardin,

composé d'une fontaine centrale et de parterres symétriques, est dessiné par Boyceau et réaménagé par Le Nôtre en 1635.

Le jardin laissé à l'abandon pendant la Révolution française

A la mort de la reine en 1642, la propriété passe entre de nombreuses mains plus ou moins soigneuses jusqu'à être acquise en 1778 par le Comte de Provence, futur Louis XVIII. Celui-ci décide de vendre 10 hectares du terrain et de faire payer l'entrée des jardins aux visiteurs afin de financer la restauration du palais du Luxembourg. Sous la Révolution Française, le Palais du Luxembourg est transformé en prison, dont les murs ont accueilli notamment Danton et Desmoulins, et le jardin est laissé à l'abandon. C'est cependant à cette période que le jardin du Luxembourg s'agrandit considérablement : le couvent des Chartreux étant réquisitionné, ce sont 26 hectares supplémentaires dont le jardin se voit augmenté. En 1795, le Directoire investit le Palais et au début du XIXe siècle, Chalgrin trace l'avenue de l'Observatoire et élabore les décorations florales que nous connaissons aujourd'hui.

Des balades à dos de chèvres pour attirer les familles au parc sous Napoléon

Notre voyage se poursuit sous le premier et le second Empire : après son coup d'état du 18 Brumaire, Napoléon Ier affine le parc au Sénat impérial et décide de le rendre attractif pour les familles et les enfants. Il fait ainsi construire les kiosques, les jeux, et curieusement les premières balades à dos... de chèvre font leur apparition. Heureusement celles-ci ont été remplacées de nos jours par de gentils shetlands. Mais les travaux d'urbanisme du baron Haussmann sous le Second Empire limitent l'agrandissement du jardin au nord-est par l'élargissement du Boulevard Saint Michel et de la rue Médicis. De plus, Napoléon III fait raser les pépinières et le jardin botanique qui s'y trouvaient, malgré les nombreuses protestations des parisiens.

L'Etat ne redevient propriétaire du jardin qu'après la proclamation de la IIIe République, vers la fin du XIXe siècle : Le Luxembourg acquiert le statut officiel de jardin public et est destiné principalement aux familles. Le Carrousel, qui aura inspiré Rilke pour son fameux poème, fut inauguré en 1904. Sous l'Occupation, le Palais du Luxembourg devient le siège de l'Etat-major de la 3e flotte aérienne allemande. Les statues sont fondues, des Blockhaus sont installés dans le jardin et des barbelés sont tendus tout autour du palais. Ce n'est qu'après la Libération le 19 août 1944, qu'une politique de grands travaux est lancée, permettant la réouverture du jardin au public en octobre 1944, qui demeurera à peu près tel que nous pouvons le visiter aujourd'hui sous la propriété du sénat.

La Bohème et les mouvements étudiants

La Bohème au Quartier latin



La vie de bohème des jeunes artistes démunis est quasiment devenue une légende du Quartier Latin, popularisée notamment par l'opéra *La Bohème* de Puccini. La petite couturière Mimi amoureuse du poète Rodolfo, le peintre Marcello qui se chamaille avec sa maîtresse Musetta, accompagnés de leurs amis le musicien Schaunard et le philosophe Colline semblent nous accompagner à travers le Quartier Latin, quand nous regardons pendant les journées froides et tristes d'hiver les anciennes mansardes. Pauvres artistes et étudiants sans le sou ! Cette vie mêlant conditions difficiles d'existence et joie de vivre nous touche et témoigne de la rude vie de certains intellectuels dans le Paris du XIX^{ème} siècle.

Pour son opéra, Puccini s'inspire des *Scènes de la vie de bohème* d'Henry Murger, roman qui fut publié dans les années 1840, qui connut le succès au travers de son adaptation théâtrale et de celle de l'opéra de Puccini, composé en 1892.

La bohème, qu'est-ce que c'est ?

La bohème ou « vie de bohème » est un mode de vie mené par les bohèmes, c'est-à-dire une manière de vivre basée sur l'insouciance et le dénuement matériel. Les bohèmes vivent au jour le jour, en marge de la société et du conformisme social. Ce sont le plus souvent des artistes ou des intellectuels.

La vie de bohème trouve ses sources à Paris. Les lieux les plus imprégnés par la culture bohème sont le Quartier Latin naturellement, mais aussi Montmartre, le Moulin Rouge et l'Île de la Cité. On ressent encore cette ambiance extravertie et décalée en ces lieux, même si les touristes ont maintenant largement remplacé les bohèmes des rues d'autrefois.

La débauche et la « perdition » supposée n'y sont plus toujours au rendez-vous et on peine désormais à trouver des excentriques idéalistes pareils à nos amis artistes Rodolfo, Schaunard et Colline. Ces artistes bohèmes prônent un style de vie qui rejette la domination bourgeoise de la société industrielle et recherchant l'idéal artistique, ils cultivent une nouvelle forme de liberté de pensée.

Un mode de vie digne d'un opéra

La lecture par Puccini du livre de Murger lui rappela ses années d'étudiant sans le sou, et il décida alors d'en faire un opéra, qu'il composa entre 1892 et 1895. La Bohème naquit dans des conditions particulièrement orageuses : un autre compositeur, Ruggero Leoncavallo, travaillait déjà sur la même histoire et accusa publiquement Puccini de vol. Les deux versions furent mises en scène, mais c'est celle de Puccini qui resta dans les mémoires – et à raison, la musique est exceptionnelle ! Le duo entre Mimi et Rodolfo lors de leur première rencontre, où ils tombent amoureux, est particulièrement mémorable.

L'opéra nous raconte l'histoire d'amour turbulente entre Rodolfo et la grisette Mimi. Ils se rencontrent le soir de Noël alors que Mimi demande un peu de feu à Rodolfo pour réchauffer le poêle, et tombent amoureux l'un de l'autre. Ils partent fêter Noël ensemble avec les amis de Rodolfo au café Momus, où Musetta, l'ancienne amante de Marcello, le reconquiert. Cependant l'histoire d'amour entre les jeunes gens ne se passe pas bien. Mimi est gravement malade et quitte Rodolfo. Ils décident de se revoir au printemps. Or au printemps il est déjà trop tard : lorsqu'ils se revoient, Mimi est tellement malade qu'elle meurt dans les bras de Rodolfo.

La bohème existe-t-elle encore aujourd'hui ?

Ce n'est pas impossible, mais en tout cas, plus dans le Quartier Latin, ou alors sous un autre nom. Le bohème, ignoré d'après Murger, est un artiste démuné qui vit seulement pour l'art mais ne réussit pas à se promouvoir ; et ceci existe, hélas, encore... Le vrai bohème, un jeune artiste, intellectuel talentueux qui sait faire face à la vie et aux conditions matérielles précaires en attendant sa gloire, pourrait encore exister à travers les « jeunes talents » et les « pauvres artistes ».

En parallèle, une nouvelle expression, le « bourgeois-bohème » ou « bobo » fait rage depuis le début des années 2000 pour qualifier des personnes généralement « de gauche », à l'abri des difficultés financières et qui pensent avoir un style de vie « artiste » et décalé par rapport au conformisme ambiant de leur milieu social aisé. Pourtant, le sens du terme « bohème » n'est pas réellement connu, y compris par une partie des personnes l'employant. Lors de votre prochaine soirée en société, si le sujet vient à tomber, vous saurez quoi dire !

Le Café de Flore : centre intellectuel du Quartier latin

Jean-Paul Sartre assis dans un café en train d'écrire son Être et le Néant tout en discutant avec Simone de Beauvoir. C'est l'image qui nous vient tout de suite en tête quand on évoque la vie intellectuelle du Quartier Latin. Et où cette scène s'est-elle déroulée ? Au Café de Flore, ce café parisien très chic qui rappelle à lui seul l'image de l'intellectuel démuné et bohème du Quartier Latin. En effet, le café possède une longue histoire...

Fondé vers 1887, le Café de Flore n'est à ses débuts qu'un café parmi d'autres. Ce n'est qu'en 1913 qu'Apollinaire y entre pour la première fois. L'endroit lui plaît à tel point qu'il décide d'en faire son bureau. Il y crée la revue *Les soirées de Paris*, et y reçoit à heure fixe ses amis, notamment Paul Eluard. Apollinaire est également l'instigateur de rencontres telle que celle entre Philippe Soupault et André Breton en 1917, et il crée avec Aragon le mouvement dada. Tristan Tzara arrive au café et le « surréalisme » voit le jour. L'établissement devient alors un véritable lieu de rencontre littéraire, mais ce n'est encore qu'un début...

Dans les années 1920-1930, André Malraux, futur ministre de la Culture, y est de passage, ainsi qu'Albert Camus et de nombreux autres écrivains. Des éditeurs partent à la découverte de nouveaux talents dans ce café. Autour de Jacques Prévert se forme « la bande à Prévert », et les peintres – principalement les surréalistes qui résidaient auparavant à Montparnasse (Derain, Giacometti, Picasso, etc.) – échangent également désormais dans ce café au cœur du Quartier Latin.

Mais c'est sous l'Occupation que la scène évoquée dans les premières lignes se passe. Le propriétaire du café offre chaque jour une soupe à tous les artistes pour leur permettre de se concentrer sur la création artistique. Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir répondent présents. Sartre déclare même : « cela peut vous sembler bizarre, mais nous étions au Flore chez nous ». Il y développe son existentialisme et considère ses quatre ans au café comme une période unique de sa vie : « Les chemins du Flore ont été quatre ans pour moi les chemins de la liberté. »

Après la guerre, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir acquièrent la notoriété en même temps qu'ils deviennent des piliers du Flore. Le lieu se transforme alors en véritable centre de la vie artistique et intellectuelle parisienne. La jeunesse de l'existentialisme, comme Boris Vian, vient s'y restaurer, et même Ernest Hemingway y passe. Le monde du cinéma s'empare du lieu dans les années 1960, de même que l'intelligentsia de l'époque comme Alain Robbe-Grillet du Nouveau Roman, et le monde de la mode avec Yves Saint Laurent et Karl Lagerfeld.

Le Café de Flore n'est plus à présent le café des jeunes intellectuels sans le sou attendant la notoriété tout en menant des discussions enflammées ! Aujourd'hui, les gens riches et célèbres y défilent dans une consommation ostentatoire, aux côtés de

nombreux touristes, étalant futilités et égos... Impossible d'y trouver désormais un seul bohème, vous pourrez toujours chercher le jeune artiste aux conditions matérielles précaires : le café est à 8€.

Épicentre des mouvements étudiants



Le vendredi 08 novembre 2019, un étudiant tente de se suicider devant le bâtiment du Crous à Lyon pour dénoncer ses difficultés financières. Son histoire pourrait sembler unique et extrême, mais en effet, l'histoire nous apprend le contraire : depuis toujours les étudiants se sont engagés pour défendre leurs droits.

Le Quartier Latin a toujours été particulièrement touché par les mouvements étudiants. L'année 1968 est probablement un des premiers événements qui nous viennent à l'esprit en pensant aux mouvements étudiants à Paris. Mais avant ces événements sans précédent, le Quartier Latin a déjà vécu d'autres manifestations étudiantes. Des mouvements qui sont beaucoup moins glorieux que ceux de l'année 1968 et qui jettent une ombre sur l'histoire de l'engagement politique du Quartier Latin.

Intéressons-nous alors aux intérêts politiques des étudiants à travers les dernières décennies pour comprendre ce qui a occupé la jeune génération à l'époque et la nôtre aujourd'hui.

La période sombre des mouvements étudiants au Quartier Latin

En ayant l'esprit libre et ouvert des étudiants d'aujourd'hui en tête, il peut paraître étrange que le Quartier Latin ait longtemps été hanté par une forte domination de la

droite dans les manifestations de rue. Les années 1930 jouèrent un rôle sombre dans l'histoire des mouvements étudiants parisiens. Le nationalisme, la violence et la xénophobie étaient monnaie courante à cette époque, bien que la France fût le premier pays qui déclara « liberté, égalité, fraternité » pour tous les hommes.

Tout commença avec le coup de force du 6 février 1934 quand des milliers d'étudiants, soutenus par l'UNEF (Union nationale des étudiants de France), manifestèrent, pour lutter contre l'exercice des métiers de médecine par les étrangers. L'UNEF déclara qu'il s'agissait de se défendre contre les étrangers « nous apportant les méthodes d'une civilisation bien moins policée que la nôtre, [venant] nous corrompre, nous diviser et bientôt nous réduire à la déchéance et à l'esclavage ».

À l'occasion de la commémoration de ce coup de force, un an plus tard, le mouvement xénophobe et antisémite le plus important de la période éclata. Le 29 janvier 1935, l'Action française (groupe politique d'extrême droite) appelle à une grève contre les « métèques » ; des slogans comme « La France aux Français » ou « Les métèques à la porte » gagnèrent la rue, la violence hanta le quartier : des étudiants étrangers blessés et l'équipement des associations étudiantes de la droite avec des cannes plombées, des matraques télescopiques, des armes à feu ou des coup-de-poing américains devinrent quotidiens. Des étudiants de gauche protestèrent, mais en vain – le Quartier Latin fut complètement sous contrôle de l'Action française ainsi que des Phalanges universitaires de Jeunes patriotes.

Et la réaction de l'État ?

Le vote d'une loi durcit les dispositions de la loi Armbruster, i.e. l'exigence totale de la nationalité française (obtenue au moins 5 ans avant son diplôme) pour pouvoir exercer la médecine en public. La droite gagna, la proportion d'étudiants étrangers chuta. Cette grève fut vite suivie par l'affaire Gaston Jèze. Jèze, professeur de droit public, défendit l'Éthiopie contre l'agression mussolinienne devant le Conseil de la Société des nations le 5 septembre 1935. À la suite de cette prise de position, il lui fut impossible de reprendre son enseignement le 14 novembre 1935 : un chahut violent aux cris de « Jèze démission » empêcha toute reprise de cours et le doyen de la faculté suspendit l'enseignement jusqu'à nouvel ordre. Ces troubles se reproduisirent à la rentrée en janvier 1936. Accusé par l'Action française et les Phalanges d'avoir critiqué le gouvernement français, de s'être mis au service d'un État étranger et de créer en Europe un risque de guerre, Jèze fut obligé de s'incliner. Donc un nouveau succès pour les étudiants de droite.

C'est en février 1936, après l'agression contre Léon Blum, que la dissolution des organisations d'Action française et d'autres ligues fut conclue par l'État.

Mais cette décision ne mit guère fin à l'influence de la droite. Les associations de gauche devinrent plus fortes, le Front universitaire antifasciste fut fondé au Quartier Latin et l'UNEF s'orienta vers des thèmes plus sociaux. Cependant, la capacité de mobilisation de la droite continuait encore jusqu'à 1939. Son siège principal subsistait sous un autre nom, les journaux furent conservés et le succès aux élections étudiantes des partis de droite de l'année 1937 fut remarquable.

Finalement, en 1939 les mouvements sociaux semblèrent regagner leur place dans l'éventail politique. Le Parti social français de la Rocque fut fondu – mais ce n'est qu'un demi succès. Comment pourrait-on parler d'un changement profond si ce

nouveau parti est le successeur d'une ancienne ligue (Croix de feu du colonel de la Rocque) ? De plus, la guerre marqua le paysage politique en alimentant les divisions de la gauche et les compagnes des nationalistes.

Bouleversement pendant les années 1960

Le grand bouleversement de l'orientation des mouvements étudiants au Quartier Latin se produisit seulement pendant les années 1960 : dès lors très gauches, radicaux et sans précédent, ils entrèrent dans l'histoire comme les mouvements étudiants les plus efficaces du siècle. Le déclencheur vint de l'université de Nanterre, mais la Sorbonne joua également un rôle majeur dans les événements bouleversants de 1967-68. La question qui se pose alors : Qu'est-ce qui créa cette cohésion de toute une génération, qui fut capable de changer le système social ?

C'est avant tout la croissance perpétuelle d'un état d'agitation, causée par un système qui n'était plus adapté ni aux besoins des étudiants, ni à ceux de l'État. Quant à l'État, un changement de l'ancien système était des plus souhaitables : pour garantir le bon fonctionnement de l'économie, il était crucial d'améliorer la qualification de la jeunesse. Les étudiants, de leur côté, prônaient le changement pour améliorer les conditions générales de leurs études. La solution proposée par l'État entra aussitôt en vigueur : la réforme Fouchet (1963).

Alors qu'elle fut adoptée pour résoudre le dilemme de l'État en dépensant le moins d'argent possible, les étudiants y virent une réforme capitaliste aggravant la sélection sociale. Il ne s'agissait donc plus de lutter contre une seule réforme, mais de se battre contre une société hiérarchique et capitaliste. Un combat qui franchissait les frontières et était grandement influencé par le contexte international. Ce fut avant tout la guerre du Vietnam qui émut une grande partie de la jeunesse des années 60. Des manifestations de solidarité aux Vietnamiens débutèrent à la Sorbonne, dans le Quartier Latin, centre de tout mouvement, et le 21 février 1968, le quartier se vit entièrement occupé par les manifestants.

Pour montrer leur solidarité aux Vietnamiens, le boulevard Saint Michel fût rebaptisé « boulevard du Vietnam héroïque » et le drapeau américain brûla devant la fontaine Saint Michel, signe évident du rejet de l'escalade militaire américaine au Vietnam. Mais l'attentat contre le socialiste Rudi Dutschke à Berlin eut aussi ses effets. Les heurts avec la police devinrent vifs au Quartier Latin quand les étudiants parisiens soutinrent les Berlinoises.

La politique, comme le monde entier, fût surpris par les événements et ne réagit que tard quand le mouvement fût déjà à son paroxysme. Personne n'aurait pu penser qu'ils produisirent un tel effet. Dans le but de réconcilier la jeunesse avec la République, le gouvernement fit entrer en vigueur un certain nombre de réformes— et la société se transforma lentement dans le même temps.

Les mouvements d'aujourd'hui – toujours les mêmes problèmes ?

Aujourd'hui l'aspiration aux réformes est encore significative. Mais comment s'y prendre ? Qui est responsable de quoi ? Après deux ans de négociations, le

gouvernement de Sarkozy s'engagea dans une voie sans issue. La plupart des présidents des universités s'opposaient aux réformes en 2008. Cinq ans d'études sans expériences pratiques pour devenir prof ne paraissaient quand même pas très utiles.

D'après la Frankfurter Allgemeine Zeitung (FAZ), de nombreux étudiants firent la grève dans les différentes universités de février jusqu'à avril en 2009. Le président Nicolas Sarkozy avait promis un soutien financier ainsi que plus d'autonomie pour les universités. Selon lui, les universités devaient élire leur président et faire leurs propres choix des cours qu'ils dispensent. Cette réforme prévoyait une administration restreinte mais limitait les droits de cogestion des étudiants.

Peu après, une réforme du baccalauréat fut annoncée. Par conséquent, des manifestations des lycéens et des étudiants s'élevèrent contre l'augmentation des frais d'inscription à l'université pour les étudiants non européens en 2018. Le campus de Censier fut bloqué le mardi 04 décembre 2018. Selon le post Twitter de la Sorbonne Nouvelle, « une nouvelle fois, un groupe d'individus a pénétré de force sur le campus de Censier ». Suite à l'échec de la réforme de 2017 et du système APB, la loi relative à l'orientation et la réussite des étudiants (ORE) entra en vigueur et fut concrétisée. Cette réforme concerna entre autres l'accès à l'université et donna vie à la plateforme Parcoursup qui faisait partie de nombreuses discussions et critiques.

Quelques chiffres

Bien que le coût de la vie des étudiants ait globalement baissé depuis 2009, il ne cesse d'augmenter. Selon Le Monde, son évolution était de 2,89% en 2019 d'après une statistique de l'UNEF. Tandis que 23% des étudiants considèrent avoir des difficultés financières, seulement 712.166 sur 2,7 millions d'étudiants (selon l'Institut national de la statistique et des études économiques) touchèrent une bourse sur critères sociaux comme par exemple les APL.

En 2017, presque 40% des étudiants reçurent une ou plusieurs aides financières directe. Ce chiffre connut une baisse entre 2005 et 2007 avec moins de 30%, tout comme en 2016 avec 35,4% d'étudiants bénéficiant d'une aide financière. Néanmoins, le coût de la vie augmente pour tous et le financement de la vie s'aggrave de plus en plus. Le rapport de la Fédération des associations générales étudiantes (FAGE), publié le 18 août, constate une croissance des loyers d'en moyenne 3,4%. Le coût de la rentrée 2019 : 2.285 euros par étudiant.

Il est aujourd'hui très difficile, voire impossible, de travailler en même temps que faire des études. Pour beaucoup d'étudiants leur travail est nécessaire pour vivre, c'est pourquoi plus que 45% des étudiants travaillent tout de même pendant la période scolaire. Il est évident qu'ils risquent ainsi l'échec aux examens.

Ce n'est pas donné à tous les étudiants d'avoir un fort soutien financier de la part de leurs parents. Le coût de la vie augmente, les études demandent de plus en plus de travail et la charge devient lourde. Pendant que des étudiants sont assis par terre à Censier dans des amphithéâtres surchargés, des universités en périphérie n'ont pas assez d'étudiants. La différence de qualité entre les formations aggrave la situation.

Les grandes écoles restent dans la plupart des cas un privilège pour certains, tandis que d'autres diplômes sont peu valorisés par les grandes entreprises.
Il faut réformer le système. Mais comment s'y prendre ?

kas et und

Altwegg, Jürg : *Die Regierung befürchtet eine Revolte*, dans : FAZ [<https://www.faz.net/aktuell/feuilleton/forschung-und-lehre/universitaetsreform-in-frankreich-die-regierung-befuerchtet-eine-revolte-1782891.html>] Dernière consultation: 18.11.19.

Dreyfus-Armand, Geneviève : *D'un mouvement étudiant à l'autre: la Sorbonne à la veille du 3 mai 1968*, dans: Matériaux pour l'histoire de notre temps, n°11-13, 1988, pp. 136-147.

Les Décodeurs : *Précarité : près de 20 % des étudiants vivent en dessous du seuil de pauvreté*, dans : Le monde [https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2019/11/14/precarite-pres-de-20-des-etudiants-vivent-en-dessous-du-seuil-de-pauvrete_6019163_4355770.html] Dernière consultation : 18.11.19.

Monchablon, Alain : *Les années front populaire des étudiants de Paris*, dans: Vingtième Siècle. Revue d'histoire, n°133, 2017, pp.27-37.

V.G. avec APF : *Paris : les sites universitaires de Tolbiac et Censier perturbés par des blocages*, dans : Le parisien [<http://www.leparisien.fr/societe/paris-les-sites-universitaires-de-tolbiac-et-censier-perturbes-par-des-blocages-04-12-2018-7960758.php>] Dernière consultation : 18.11.19.

Le Quartier Latin aujourd'hui

Son Histoire n'a rien à envier à ses charmes actuels. Parcourir le Quartier Latin aujourd'hui permet de plonger dans une atmosphère unique à Paris. Cœur universitaire de la capitale, il s'est transformé au fil des décennies en un quartier où il fait bon vivre, flâner, se restaurer sur l'une de ses nombreuses terrasses, bouquiner dans une librairie ou oublier le temps au Jardin des Plantes, sur les traces de grands poètes.

Mais alors, il est où le Quartier Latin?

Le Quartier Latin est profondément ancré dans l'histoire de la ville de Paris. Les arènes de Lutèce, la montagne Sainte-Geneviève ou encore la rue Saint-Jacques sont autant de lieux qui marquent les débuts de la ville de Lutèce, qui prend au IIIème siècle le nom de Paris. Paris sans son Quartier Latin est aujourd'hui inimaginable, tant il contribue au charme de cette ville chargée d'histoire. Ses nombreuses librairies, ses petits commerces, ses monuments historiques et universités en font un quartier prestigieux, où il fait bon vivre.

Historiquement, ce quartier accueille l'université la plus ancienne de France et l'une des plus anciennes d'Europe depuis le XIIIème siècle. Il a donc très tôt dû s'adapter aux besoins des étudiants. Sur ce point, la fonction du quartier n'a pas changé aujourd'hui. Cependant, avec le départ de l'université Sorbonne Nouvelle Paris 3 pour le campus de Nation et le doute qui plane autour d'un éventuel déménagement de l'École polytechnique et de l'École des Mines, on pourrait se demander si ce quartier ne court pas le risque de se vider à terme de ses étudiants.

Mais que savent réellement les habitants sur ce quartier, dans lequel ils résident ou qu'ils fréquentent quotidiennement ? Comment le perçoivent-ils ? Notre envoyé spéciale a enquêté.

Des limites spatiales extensibles?

Où le quartier commence-t-il ? Où s'arrête-t-il ? Une question pas aussi simple qu'il peut sembler au premier abord. Les résultats du sondage réalisé rue Mouffetard, place de la Contrescarpe, de l'Estrapade et du Panthéon ont montré une double tendance : d'une part, aucune des personnes sondées n'est capable de définir clairement les frontières du quartier, laissant ainsi place au doute quant à son existence effective. D'autre part, si la plupart des sondés peinent à en définir les frontières est et ouest, ils sont assez unanimes sur la délimitation des frontières nord et sud.

A l'Ouest c'est le flou

En effet, 8 personnes sur 10 affirment que la Seine constitue la frontière naturelle du Quartier latin au Nord, tandis que Port Royal le délimite au sud. A l'est, une majorité opte pour le Jardin des Plantes et une minorité pour Austerlitz. C'est la frontière ouest qui divise le plus : 40 % des personnes interrogées choisissent le jardin du Luxembourg, 40 % Saint-Michel et 20 % Odéon.

A l'Ouest, le flou montre que la perception géographique du Quartier Latin diffère selon les personnes. La catégorie socio-professionnelle, l'âge, l'éducation ou encore l'étroitesse des liens entretenus avec le quartier sont des facteurs qui influent énormément sur les réponses des sondés.

« Mon quartier à moi »

Qu'associez-vous spontanément avec le Quartier Latin ? La seconde question de notre enquête: les repères, les lieux symboliques indissociables du quartier, le rendant unique aux yeux des Parisiens. En nommant trois lieux qui leur paraissent emblématiques, l'idée est de comprendre ce que les personnes interrogées savent du quartier et comment ils le perçoivent. Entre lieux liés à la connaissance historique, à la présence d'institutions politiques, d'universités et de commerces, les réponses divergent beaucoup, puisque le cadre de la question laisse une grande liberté aux sondés. Cette diversité des réponses est fortement liée au profil de la personne, mais aussi à la relation qui la lie au quartier, qui est souvent à l'origine d'une vision assez sélective.

Un étudiant à l'ENA, interrogé pour l'enquête, cite à côté du Panthéon et de Notre-Dame le Sénat; un choix traduisant d'un côté une affinité pour le patrimoine historique du quartier et d'un autre un intérêt particulier pour sa dimension politique, assez méconnue et très peu évoquée parmi les personnes sondées. C'est en y étant confronté quotidiennement, qu'il a fini par s'identifier à ce lieu et à l'associer spontanément à ce qu'est le Quartier Latin. Il en est de même pour les commerçants de la rue Mouffetard : leurs réponses quant aux limites spatiales et lieux symboliques du quartier coïncident presque systématiquement avec leur périmètre de travail. Un commerçant libanais cite sans hésitation la place de la Contrescarpe et l'église Saint-Médard, toutes deux situées à 200 mètres à peine de son commerce.

Des changements historiques qui façonnent le paysage urbain

La rue Mouffetard, une artère centrale du Quartier Latin, a connu des changements historiques considérables. La rue s'est vue attribuer le terme "mouffe" en raison des odeurs désagréables des industries et boucheries d'autrefois. Beaucoup d'étudiants logeaient cependant rue Mouffetard en raison des prix modiques des logements et de la proximité des universités. Le marché était déjà également très apprécié. C'est le baron Haussmann qui change le paysage urbain de la rue à la fin du XIXème siècle. S'étendant autrefois jusqu'à la place d'Italie, la rue Mouffetard est divisée en deux, laissant ainsi place à l'avenue des Gobelins. C'est le début de l'embourgeoisement du quartier.

Ce n'est plus comme avant

La troisième partie de l'enquête questionne la perception de la vie quotidienne dans le Quartier Latin. A première vue, le quartier semble bouillonnant de vie. Que ce soient des étudiants, des touristes ou encore des familles, tous s'y rencontrent pour partager des moments de convivialité.

Les personnes résidant dans ce quartier depuis des dizaines d'années en dressent cependant un portrait plus négatif. Deux retraités déplorent une dégradation du quartier. L'un fait allusion à l'augmentation du nombre de commerces et à la fermeture de petits magasins au profit de grandes chaînes souvent bas de gamme. Le Quartier Latin semble donc ne pas échapper aux conséquences de la mondialisation, malgré la densité du réseau de petits commerçants, artisans et libraires.

Un serveur travaillant depuis 20 ans dans le quartier insiste également sur l'évolution négative de ces dernières années : la dimension familiale disparaît, les gens deviennent de plus en plus froids et distants, ils ne se parlent plus et passent leur temps au téléphone.

Un village modèle pour tous les quartiers parisiens

Il y a des changements plus positifs mentionnés : un enseignant en économie et management s'enthousiasme quand nous abordons la question de la vie quotidienne. Il habite dans le quartier depuis 35 ans et partage volontiers les observations qu'il en a faites : le Quartier Latin est unique à Paris, avec ses espaces verts et ses rues piétonnes. Il évoque la notion de village pour le décrire. Pour lui, le modèle de vie dans ce quartier est « basé sur ce concept, de plus en plus imité à Paris. Le quartier Saint-Germain, situé dans le 6ème arrondissement s'est construit de la même manière : les ruelles et les nombreux commerces et cafés lui confèrent une atmosphère chaleureuse qui rappelle le vivre ensemble des villages ». Il enchaîne en citant le journaliste et humoriste français Alphonse Allais : « Il faudrait construire les villes à la campagne, l'air y est plus sain ». « C'est un quartier serein, calme, mais tout de même vivant et animé, auquel la présence d'universités et de grandes écoles confère un charme tout particulier », conclut-il.

De manière générale, les personnes plutôt âgées et cultivées ont une vision assez intellectuelle du quartier, aiment l'aspect vert et animé et le côté bon vivant grâce à la présence de restaurants, bien que certains déplorent la « mondialisation du quartier ».

Une vision fonctionnelle

Et si le Quartier Latin était construit comme il est pour des raisons pratiques, en tant que quartier au service de ses habitants et de ceux qui le fréquentent ? Un quartier conçu pour répondre aux besoins de ses étudiants ? C'est la question que soulève un étudiant à l'ENA. Fréquentant depuis peu le quartier, il en a développé une vision très fonctionnelle. Pour lui, la vie étudiante « constitue l'appui et l'extension du quartier, dans la mesure où tout y est conçu pour pouvoir répondre aux besoins des étudiants ». Il ajoute : « je fréquente la bibliothèque Sainte-Geneviève pour étudier et le Jardin du Luxembourg pour prendre mes repas en suivant un itinéraire bien précis. »

En effet, 90% des activités sont liées aux bars, aux librairies et aux petits commerces, selon lui. Les commerçants le confirment : leur clientèle est composée à 50 % d'étudiants et à 50 % de touristes ; les premiers venant plutôt le midi, tandis que les derniers préfèrent s'y installer le soir. Chacun de ces points de vue confère au Quartier Latin une touche singulière, créant un quartier aux caractéristiques changeantes et multiples. C'est la somme de tous ces points de vue qui en fait la meilleure description et probablement celle étant la plus proche de la réalité.

Les limites spatio-temporelles du Quartier : une étude scientifique et l'enquête auprès des étudiants

Et vous, c'est quoi votre Quartier Latin ? Etudiants ou autres habitués du quartier : chacun lui porte son propre regard.

Des limites du Quartier Latin

En 2007, l'étude d'Anne-Lise Humaine-Lamoure, agrégée en géographie urbaine, politique et sociale en aménagement conceptualise la notion de « représentation socio-spatiale » en passant par un sondage opéré aléatoirement. Un échantillon de soixante-quatre personnes composé de résidents de plus de dix ans, de résidents récents et de non-résidents ont dû délimiter le « quartier latin » du nord au sud, d'est en ouest, en citer les principaux monuments et les voies principales. Les fonctions spécifiques attribuées au Quartier Latin déterminent le champ des associations.

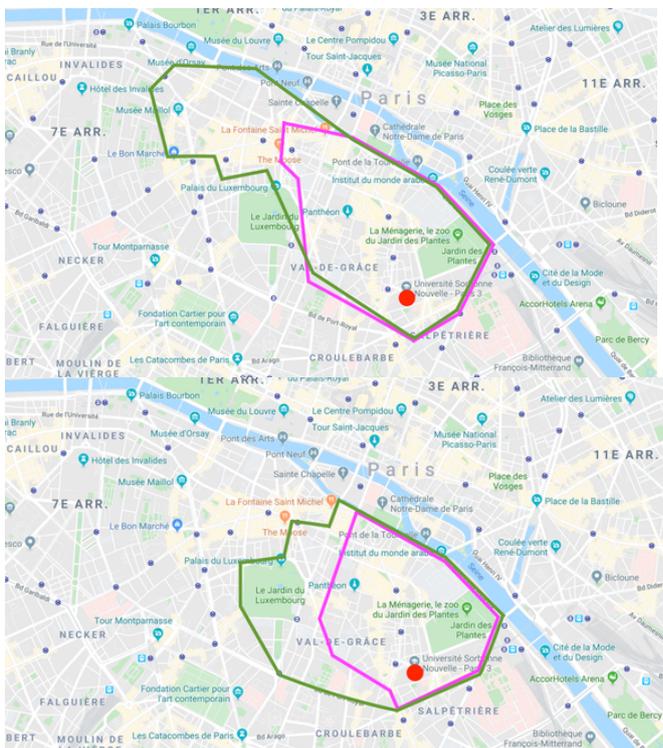
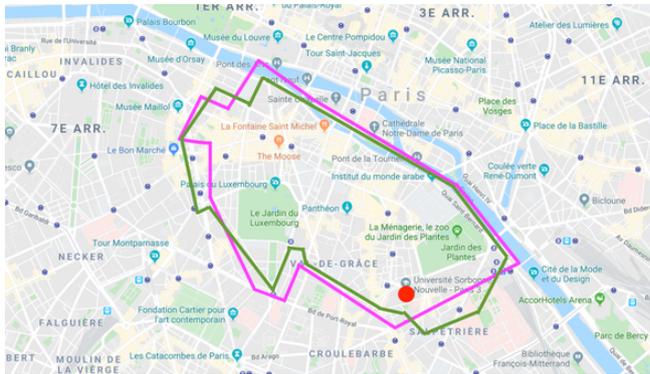
Les non-résidents se représentent le Quartier Latin comme administratif et fonctionnel. Son caractère historique tourné vers le Panthéon se révèle dans les perceptions des résidents du quartier. Problème : l'étude ne précise pas si une carte a été présentée aux interrogés, ce qui changerait considérablement les réponses fournies, plutôt basées sur les axes les plus connus. Une possibilité aurait donc été de faire représenter sur une carte les limites à chacun des sondés, ce qui aurait été un moyen de se repérer dans l'espace et aurait peut-être été plus parlant pour certains. Compte tenu de la diversité des attributs du Quartier Latin, il est difficile d'en traiter une représentation visuelle.

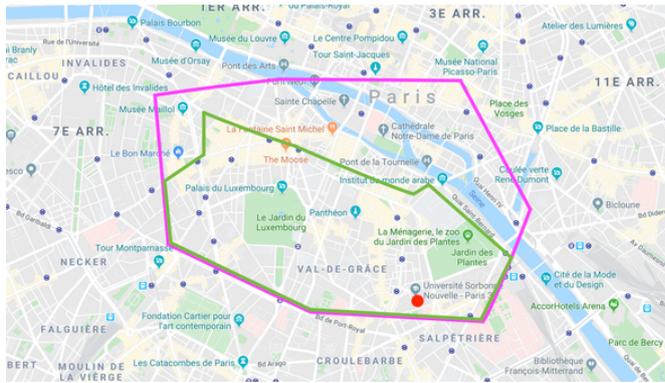
Représentation visuelle du quartier latin pour les étudiants

Nous avons fait le test en sondant neuf étudiants de notre groupe de projet collectif. Ils passent beaucoup de temps dans le 5ème arrondissement, dans les cafés, les bars et les bibliothèques du quartier ; ils s'y frottent quotidiennement. Tracer les limites du Quartier Latin sur une carte n'a cependant pas été facile. Un premier sondage a été effectué à la mi-octobre. Puis, un deuxième sondage a été réalisé fin novembre afin de rendre compte d'une potentielle évolution après six semaines de travail et de réflexion autour du Quartier Latin.

Les cartes comparatives montrent que les représentations des limites géographiques du quartier n'ont rien à voir avec l'enceinte d'origine établie par Louis-Philippe au début du XIII^{ème} siècle. Par ailleurs, les résultats mettent en évidence des perceptions très différentes. Du nord au sud, d'est en ouest : pas d'unanimité. Il est intéressant de relever la réaction des étudiants quand on leur a demandé de dessiner les contours du quartier. Par peur de ne pas savoir et par peur de faire la même chose, ils étaient pour certains intimidés. Pour quelle raison ? Ne pas savoir dessiner le quartier latin pourtant si connu, avec sa postérité légendaire et son importance dans le discours historique parisien serait-t-il une haute trahison ? Cela en dit long sur le poids que le mythe du « Quartier Latin » a aujourd'hui.

Le repère en rouge : la Sorbonne. En rose les frontières du Quartier Latin à la mi-octobre pour quatre étudiants de notre groupe de travail. En vert les frontières dessinés fin novembre.





Le Quartier Latin pour les étudiants de L3 en Etudes germaniques à la Sorbonne Nouvelle : un mythe mort ?

L'un à Paris depuis 20 ans, l'une depuis 3 mois, l'autre depuis deux ans, des profils étudiants tous différents. Ce qui est cependant commun à Léna, Vojtech, Paula, Camille et Alice : trois mois de travail autour du Quartier Latin. Qu'est-ce qui a changé ? Difficile de le délimiter géographiquement, son caractère historique imprègne les perceptions, bien que de nouvelles connaissances s'ajoutent pour certains à une représentation très floue du quartier. Le Quartier Latin de Vojtech est centré sur la vie étudiante.

« Le centre du quartier latin, je parle de la rue Mouffetard, la Sorbonne, place de la Contrescarpe, là il y a une atmosphère que j'aime beaucoup, il y a un très bon libanais place de la Contrescarpe. C'est le lieu où je passe le plus de temps, c'est mon centre géographique. »

Pour Paula qui ne connaissait pas le Quartier Latin avant, l'histoire du quartier, le beau monde qui y a passé du temps fait partie de la construction de sa perception.

« L'atmosphère du quartier n'est pas exceptionnellement différente des autres quartiers mais savoir que dans tous ces cafés il y avait des hommes et des femmes importants fait un peu le mythe. »

De savoir si le Quartier Latin est un mythe ou une réalité reste une question difficile à élucider. Alice nous dit :

« Je pense c'est un peu un mythe mort, nos exposés portaient toujours sur la partie passée, on a parlé des grands écrivains, de la vie de Bohème, et on voit bien que c'est quelque chose qui n'est plus d'actualité. »

Un peu de mythe dans la réalité, un peu de réalité dans le mythe dirons-nous. Entre la vie étudiante et le passé, les perceptions sont diverses, tout comme les lieux sont imprégnés de la personnalité et du prisme de chacun.

Sans contact : L'institut Al-Ghazali de la Grande Mosquée de Paris est voisin de la Sorbonne Nouvelle depuis 26 années



En tournée d'exposés devant la Grande Mosquée de Paris

Le département d'études arabes, hébraïques, indiennes et iraniennes de l'université de la Sorbonne-Nouvelle et l'institut Al-Ghazali de la Grande Mosquée de Paris n'ont jamais travaillé ensemble. Et pour cause, ils ne partagent pas les mêmes objectifs.

Il est 15h30 devant la grande mosquée de Paris, quand nous croisons un professeur de l'institut Al Ghazali. Pour avoir des informations sur l'établissement, il nous renvoie au responsable pédagogique, qui est au téléphone de l'autre côté de la rue. Cet homme, c'est Abderrahmane Belmadi, il n'hésite pas une seconde à nous faire visiter l'école, qu'il venait pourtant de quitter.

Après une visite de l'institut et des présentations chaleureuses du responsable, nous ressortons avec une idée en tête : l'institut de la Mosquée de Paris n'a jamais eu de partenariat avec l'université de la Sorbonne-Nouvelle, alors même qu'ils sont voisins depuis vingt-six années.

L'établissement travaille notamment en collaboration avec l'Institut juif Elie Wiesel et l'Institut catholique de Paris. « Le but de ces collaborations est de faire se rencontrer les religions » explique Abderrahmane Belmadi. De plus, elle a un partenariat avec l'Université Paris 1 : « les arabophones en formation pour devenir Imam doivent prendre des cours de philosophie et d'histoire de la France à la fac », justifie-t-il. Mais pourquoi n'existe-t-il pas de projets entre la Sorbonne-Nouvelle et l'institut ?

L'institut Al-Ghazali propose des formations religieuses

L'Institut Al-Ghazali propose différentes formations à ses élèves. Les enfants de 6 à 16 ans - ils sont trois-cent cette année - étudient l'arabe et le Coran le mercredi et le week-end. Plusieurs parcours sont possibles pour les adultes arabophones. « Ici on peut devenir aumônier, Imam ou alors obtenir l'équivalent d'une Licence en sciences religieuses ! », se réjouit le responsable pédagogique.

Les adultes francophones (et pas forcément musulmans) - ils sont cent-trente cette année - peuvent s'inscrire à l'Institut « pour apprendre la langue arabe pour débutants et les fondements de la jurisprudence religieuse et la science du Coran », affirme Abderrahmane Belmadi. « On a en tout dix-sept professeurs et six salles de classe d'une capacité d'environ vingt élèves », signifie-t-il.

L'université dispense des cours laïques

Les cours enseignés dans l'enclos de la Mosquée de Paris ne permettent cependant pas aux élèves d'obtenir un diplôme universitaire français, comme le permet une formation à la Sorbonne Nouvelle. L'université ne propose pas de formation pour devenir Imam, mais bien une Licence ainsi qu'un Master d'Arabe dans le département d'études arabes, hébraïques, indiennes et iraniennes. Sur le site de l'université, c'est ainsi qu'est décrit la formation : La licence « offre une formation cohérente fondée sur l'étude de la langue, de la littérature, de l'histoire, des sciences sociales et de la civilisation des pays de langue arabe, envisagés dans leur diversité historique et géographique. » L'objectif pour les étudiants sortant de ce parcours : « Disposer de connaissances en littérature arabe classique et moderne et maîtriser les fondements de l'histoire et de la sociologie du monde arabe », peut-on lire sur le site officiel de la Sorbonne Nouvelle.

Une bibliothèque de l'institut peu accessible aux étudiants de Censier

Les cours donnés à l'Institut Al-Ghazali ne sont pas suivis par les étudiants de Censier et la bibliothèque n'est d'ailleurs pas plus fréquentée. Une élève du département d'études arabes de Censier témoigne : « on n'y va presque jamais parce que de toute façon on ne peut pas emprunter les livres de la bibliothèque ». D'après Abderrahmane Belmadi, si les élèves ne peuvent pas emprunter les livres, c'est parce qu'ils « sont anciens et triés par volume ». Le départ de Paris 3 ne changera donc sans doute pas la fréquentation de la bibliothèque. Par ailleurs, les archives de la Mosquée de Paris ne sont pas accessibles au public.

Ainsi, on pourrait penser que le départ de l'université de Paris 3 de Censier vers Nation ne risque pas d'impacter ses relations avec la plus ancienne mosquée de France.

LES FUTURS DU QUARTIER LATIN

Ça c'est passé à Paris III...



« Extérieurement il n'y avait rien de nouveau à la fac, hormis une étoile et un croissant de métal doré, qui avaient été rajoutés à côtés de la grande inscription 'Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3 »

Michel Houellebecq a le talent de remuer le couteau dans la plaie

L'intrigue est à la fois possible et probable ce qui la rend particulièrement choquante. Partiellement basée à la Sorbonne Nouvelle dans le Quartier Latin, toute personne qui connaît ce lieu est prise d'angoisse en lisant les mots cyniques de Houellebecq. L'encadrement de la présidentielle de 2022 où agissent des hommes politiques du monde réel sert de fil rouge et devient de plus en plus présent dans la vie du héros au cours de l'histoire. Ce dernier, nommé François, professeur de Lettres à Paris III, personnage grincheux, blasé et d'une froideur émotionnelle sans pareil, se retrouve dans un Paris différent du nôtre. Le thé à la menthe commandé dans la mosquée au coin laisse un arrière-goût étrange lorsque la Fraternité musulmane devient de plus en plus populaire au sein du peuple français, remporte le second tour par la promotion des valeurs comme celles de la famille et de la morale traditionnelle, et impose l'islamisation du système éducatif. Face à la peur et à l'incompréhension de la manière de vivre dans une ville changée du jour au lendemain, François donne sa démission, quittant pour une durée indéterminée non seulement la Sorbonne mais aussi la capitale. Il s'en suit un voyage à travers le pays et le paysage politique français, décrit de manière détaillée mais sans aucun jugement personnel concernant les changements de l'un ni de l'autre. En rentrant, il rencontre Robert Rediger, nouveau recteur de la Sorbonne après la prise de pouvoir de Ben Abbes, leader du parti musulman. Dans son appartement imposant situé rue des Arènes, R. Rediger lui parle de l'Islam, de la polygamie légale et facile et du

salaires alléchants (issus d'un fonds saoudien généreux) qui l'attend dès le moment où il choisit de réintégrer la Sorbonne. Par pur opportunisme ou bien par pauvreté d'âme, François accepte l'offre, se convertit à l'Islam et rentre à la Sorbonne musulmane.

La laïcité est-elle en péril ?

Qu'en pense l'auteur ? Est-ce qu'il estime qu'un changement aussi radical de la société française, et plus généralement de l'Occident, est ainsi possible voire probable ? Les valeurs chrétiennes, l'émancipation de la femme, la liberté religieuse, la laïcité et la sécularisation pourraient-elles vraiment être bouleversées au cours de la prochaine présidentielle ? C'est probablement à ces questions que Houellebecq, donnant des opinions ambivalentes sur son roman, veut exposer le/la lecteur.rice. Comme souvent avec ses sujets polémiques, il incite à se creuser la tête à la recherche de ses propres principes.

En tant qu'étudiante à la Sorbonne Nouvelle, université où se regroupent des cultures, des nationalités et des croyances, je suis convaincue que la tolérance mutuelle et la multiplicité sont essentielles pour une formation fructueuse. Jamais ne devons-nous tolérer ici l'hégémonie d'un regroupement quelconque. Luttons pour que l'hypothèse de Houellebecq concernant la Sorbonne Nouvelle, encore dans le Quartier Latin où mosquée et église se côtoient, ne se réalise sous aucun prétexte.

Sok

De Rochant à Allen



"Si au moins on pouvait en vouloir à quelqu'un, si même on pouvait croire qu'on sert à quelque chose, qu'on va quelque part. Mais qu'est ce qu'on nous a laissé ? Des lendemains qui chantent ? Le grand marché Européen ? On a plus qu'à être amoureux comme des cons ! Et ça, c'est pire que tout."

Le quartier latin nous évoque tous quelque chose. Qu'on y vive ou non, qu'on connaisse ou non. Mais c'est indéniable, il est vecteur de création, d'invention et d'écriture. Que ce soit un réalisateur français, comme Éric Rochant, ou un réalisateur américain, comme Woody Allen, ils chantent tous les deux le quartier latin, en une belle symphonie lyrique, dans leurs deux films respectifs : « Un monde sans pitié » et « Minuit à Paris ».

Deux films, sur deux tribulations des protagonistes dans le vieux Paris, l'un vivant dans son présent, l'autre voulant retrouver un Paris passé, rempli de ses auteurs favoris.

« Un Monde sans pitié », montre Hippo, un jeune adulte, qui cherche un sens à sa vie, tout en cherchant l'amour, courant après une fille, Nathalie Rozen, en plein cœur de Paris.

Il montre un Paris poétique, plein de fantaisie, qu'il utilise pour séduire Nathalie, lui narrant les mythes du quartier, de nuit, assis tous deux sur un balcon, avec une vue plongeante sur la tour Eiffel, au lointain.

Le personnage d'Hippo symbolise la génération des années 90 qui ne se retrouve pas dans la société issue de mai 68, société de déclin économique et social. Sans idéaux, il adopte une attitude désinvolte, et pleine d'ironie.

Ces attitudes qui paraissent n'être que détachement et volonté de liberté, cachent en réalité angoisses et peur du changement. La vie à la marge de cette société n'est qu'une illusion de liberté, plutôt un piège qui se referme sur les personnages.

Dans « Minuit à Paris », le héros, contrairement à Hippo, cherche désespérément à fuir son époque, pour vivre les années 20, pour rencontrer son modèle, Ernest Hemingway, et fuir sa vie morose, incompris par sa femme, Inez.

Tout au long du film, l'antagonisme entre Gil et Inez révèle deux visions différentes de Paris. L'itinéraire du spectateur s'articule entre la vision idéalisée de Gil et la visite plus terre-à-terre d'Inez : alors que le premier se rend dans des lieux emblématiques du Quartier latin, la deuxième préfère les sites touristiques et les événements mondains. Mais le Quartier latin n'est pas seulement représenté comme un lieu de flâneries nocturnes pour Gil ; à travers les rencontres du personnage principal avec les écrivains et artistes de l'entre-deux-guerres, le spectateur découvre que ce quartier a été pour eux un moteur de créativité artistique. Woody Allen rend ainsi un hommage au Paris des années 20, en l'opposant à la vision actuelle de la capitale française, première destination touristique mondiale.

Eric Rochant a été inspiré par son Quartier Latin contemporain, tandis que Woody Allen, lui, raconte sa fascination pour le quartier des auteurs des années 20. Qu'il soit une réalité pour l'un, ou une vision mystifiée pour l'autre, le Quartier inspire, peu importe la forme d'art. Cinéma, poésie, littérature, peinture, le centre de Paris fut le

berceau de l'art, laissant au flâneur actuel une impression de vie différente, coupée du reste de Paris. Le Quartier Latin possède son monde à lui, comme suspendu au-dessus d'une ville frénétique, qui en oublie presque son passé. Seul lui reste tranquille.

cap et cln

Poète sans frontières



Au cœur du Quartier Latin, sur les pas de Paul Celan

De son nom originel, Paul Antschel naît en 1920 dans une famille juive à Czernowitz, ancienne ville de l'Empire Austro-Hongrois. À la maison, la famille parle l'allemand mais aussi le roumain, l'ukrainien et le yiddish. Il passe les dix-huit premières années de sa vie dans sa ville de naissance avant de partir à Tours pour des études de médecine.

Enfant unique, sa mère est assassinée en 1942 après avoir été déportée dans un camp d'internement. Son père meurt lui du typhus, tandis que lui est envoyé dans un camp de travail forcé en Moldavie en 1943. Il sera libéré un an plus tard par les russes. Afin d'écrire, Paul Antschel adopte le pseudonyme Celan puis s'installe à Bucarest et devient traducteur et éditeur. Avant de déménager, il vit encore un an à Vienne de 1947 à 1948. Le 13 juillet 1948, Paul Celan se rend pour la première fois à

Paris. C'est ici que commence le périple de l'écriture: son exil sera la concrétisation d'un besoin viscéral d'écrire l'Histoire. Pour autant, sa vie à l'étranger ne sera pas sans difficulté. Paul Celan mettra fin à ses jours en se jetant du pont Mirabeau le 20 Avril 1970.

Le Quartier Latin, l'écriture rendue possible par l'exil

C'est à l'Hôtel d'Orléans--au 31 rue des Écoles, Boulevard Sully Saint-Germain- que Paul Celan réside à Paris pour la première fois. Pendant cette période il vit de petits boulots de traduction, dont celle de « La Recherche du Temps Perdu » de Marcel Proust, mais aussi des textes d'Ossip Mandelstam, André Breton, Paul Valéry, Cioran, Fernando Pessoa, Giuseppe Ungaretti, Shakespeare et bien d'autres. Entre temps, il fréquente les cercles d'artistes et de poètes à Paris. Il fait aussi la connaissance en 1951 de Gisèle de Lestrangé, artiste-peintre qu'il épousera un an plus tard. Gisèle fut son grand amour. Ils s'installent ensemble en 1952 dans le 16ème arrondissement rue Montevideo, puis dans la rue de Longchamp et auront tous les deux un premier fils mort-né en 1953, puis un deuxième fils, Eric, deux ans plus tard. L'année de la naissance de ce dernier, Celan obtient la nationalité française.

En 1959, Celan est nommé lecteur à l'École Normale Supérieure au 45 rue d'Ulm, où une salle porte toujours son nom. Les cours ont souvent lieu au 5 Rue de l'école de médecine à l'Institut d'Études germaniques. Durant ces années, des endroits tels que la Place de la Contrescarpe, le café de la chope (aujourd'hui disparu) et les cabarets lui deviennent familiers. De temps à autre, il retourne en Allemagne lors de petits voyages pour faire des lectures de ses poèmes. En 1960, Paul Celan se voit décerner le prix Büchner, le plus grand prix de la scène littéraire allemande. D'une rencontre ratée avec Adorno naîtra un petit texte essentiel en 1959 : L'entretien dans la montagne . Durant ses années à Paris, le poète entretient par ailleurs, une liaison d'amour avec Ingeborg Bachmann. De cette histoire d'amour passionnée et d'abord illégitime naîtra une belle correspondance aujourd'hui publiée aux éditions Seuil.

La vie du poète exilé prend cependant un tour différent à partir des années 1950, puisque c'est à cette date qu'éclate l'Affaire Goll. Paul Celan est accusé par Claire Goll, veuve d'Ivan Goll, de plagiat suite à un travail de traduction des textes de son défunt mari. Il s'en trouve profondément atteint, tant publiquement que dans sa vie privée. L'auteur décide alors d'éloigner de lui les personnes de son entourage qui ne seraient pas de son côté. Il envisage même de quitter Paris et d'arrêter de travailler en tant que lecteur. C'est justement au cours de cette affaire que le poète est sujet à des dépressions et crises de folie répétées, il tentera notamment de tuer sa femme le 24 novembre 1965. Un deuxième internement à la clinique s'ensuit jusqu'à juin 1966. Après sa sortie, Paul Celan déménage seul dans la rue Tournefort 24 en novembre 1967. Cette période n'est pas pour autant aride sur le plan de l'écriture puisque le recueil Niemandrose et vingt-et-un poèmes de son recueil Atemwende sont écrits en 1960. Deux ans plus tard, il fait son premier et unique voyage en Israël où il retrouve des vieux amis, fait des lectures et donne une interview à la radio. Il aura également effectué son dernier voyage en Allemagne l'année précédente.

Écrire: Résister, ne pas oublier

Bien que Paul Celan se dise lui-même poète maudit, et que d'autres en parlent comme un poète isolé et méconnu, nombreux sont ceux qui s'intéressent à son œuvre déjà de son vivant. Alors qu'il réside à Paris, plusieurs maisons d'édition sont séduites par son travail. La raison pour laquelle son œuvre connaît peu de visibilité en France est le fruit d'une décision personnelle. Le refus de certaines offres et certains projets est dû à sa maladie et à d'autres événements, qui l'ont poussé à ne pas publier certains poèmes. Comme exemple, le poème suivant qui fait partie des poèmes inédits, écrit alors qu'il résidait à Paris dans le Quartier Latin.

24 RUE TOURNEFORT
Du und dein
Spülküchendeutsch-ja, Spül-,
ja, vor - Ossuarien.
Sag: Löwig. Sag: Schiwiti.
Das schwarze Tuch
senkten sie vor dir,
als dir der Atem
narbehin schwoll,
auch Brüder ihre Steine,
bildern das Wort zu hinter
Seitenblicken.

AUSE DEM MOORBODEN ins
Ohnebild steigen,
ein Häm
im Flintenlauf Hoffnung,
das Ziel, wie Ungeduld mündig,
darin.

Dorfluft, rue Tournefort.

Ce poème initialement intitulé Le "24 rue Tournefort" fut rédigé le 6 juin 1968, jour d'anniversaire de son fils Eric qui a alors 13 ans et qui célèbre sa Bar-Mizwah. Par des allusions claires et s'appuyant sur la tradition de la transmission orale, Celan rappelle ici la tradition juive perdue, en incluant la mémoire des morts à sa poésie. Paul Celan titre d'ailleurs son poème du nom de la rue où il réside à l'époque, en référence à Joseph Pitton de Tournefort, un botaniste français et précurseur de Linné. Dans ses écrits, il fera allusion à un jeu de mot sur le nom de cette rue qui se compose de "tourner" et "fort", donnant "tourner mal / tourner bien" selon un ancien adage français. La langue du poète est souvent perçue comme obscure, cela est le résultat de tout un travail sur le rapport entre la Langue et l'Histoire : Paul Celan joue avec la langue, il la tord et la presse, travaille avec le son des mots et leur sens hérité de la tradition hébraïque, ainsi qu'avec la musique qui en ressort. Il choisit des mots rares et en crée des nouveaux, puisqu'il introduit dans "la

langue des assassins” des mots hébreux de la langue des victimes. Cette poésie faisant face au destin funeste de la langue employée par les Nazis lors de la Seconde Guerre Mondiale, rend l’ivresse possible.

La ville de Paris ainsi que le Quartier Latin sont donc des terres d’exil pour le poète roumain. Paul Celan bâtit par l’écriture, un acte de résistance à la Shoah, grâce à la langue qu’il fait sienne et qu’il ne cesse de travailler- ceci donnant vie à une poésie qui s’oppose à l’Histoire et la formule d’Adorno de 1955 : « Il est impossible d’écrire des poèmes après Auschwitz ». En écrivant du « dedans de la langue de mort » (G. Steiner), Paul Celan lui répond par ses mots mais aussi par son œuvre toute entière :

Niemand
zeugt für den
Zeugen.
(Personne ne témoigne pour le témoin).

(Die Niemandrose)

lam et kas

"Paris est une fête" d'Ernest Hemingway

« Tu m'appartiens et tout Paris
m'appartient, et j'appartiens à ce cahier
et à ce crayon ».



Publiée à titre posthume par la maison d'édition Charles Scribner's Sons, *Paris est une fête* (titre original : *A Moveable Feast*), œuvre fictive et autobiographique en même temps, parle de la vie du jeune Hemingway dans la ville des lumières dans les années 20. C'est sa dernière femme, Mary Welsh, qui s'occupe de la publication. Le roman sera ensuite traduit en français par Marc Saporta, également en 1964.

Ernest Hemingway est un auteur et journaliste américain (*1899 à Oak, † 1961). Pendant toute sa vie il voyage beaucoup, assiste à la Première Guerre mondiale, vit la Guerre civile en Espagne en tant que reporter et témoigne du débarquement des Alliés en Normandie. Il deviendra célèbre pour son style d'écriture, ses phrases concises et les paragraphes courts.

Dans le roman *Paris est une fête* Hemingway raconte la vie parisienne, et surtout la vie dans le quartier latin dans les années 20, mais il rend également hommage à des personnages et personnalités importants de l'époque. Il manifeste l'amour qu'il éprouve pour la vie parisienne et pour sa femme Hadley Richardson (*1891, †1979).

Malgré leurs rentrées d'argent médiocres, ce sont des années heureuses et riches en expériences. Le bonheur ne résiderait-il justement pas dans cette contradiction ? L'œuvre est présentée comme une fiction, mais contient aussi un côté autobiographique : Hemingway illustre par des vignettes courtes les moments heureux qu'il vit dans les années 20 à Paris, se déroulant souvent dans le quartier latin. Néanmoins, ce n'est pas seulement la vie à Paris, mais aussi les impressions d'un observateur affuté que l'on découvre. Hemingway raconte ses premières années en tant qu'écrivain, lorsqu'il quitte le journalisme pour se consacrer à la prose – une aventure.

Dans la vie d'Hemingway aucune journée ne ressemble à la journée précédente, il fait régulièrement la connaissance d'une nouvelle célébrité. Le jeune homme est sur le point d'apprendre et d'absorber tout ce qu'il peut de la ville. Ainsi il nous emmène dans beaucoup de cafés et restaurants du quartier latin, lieux où il trouve l'ambiance parfaite pour écrire. Certains cafés et restaurants existent toujours, comme « Chez Michaud ». D'ailleurs, Hemingway ne sait non seulement décrire des aventures, mais il sait les vivre aussi. Ainsi il accompagne l'auteur Scott F. Fitzgerald (*The Great Gatsby*, 1925), grand malade (car désespérément dépendant de l'alcool) et aussi grand écrivain, lors d'un voyage à Lyon. Paris est une fête démontre l'amour pour la ville et pour l'écriture, mais Hemingway semble également rendre hommage à ses proches. En effet, il songe beaucoup à ses semblables, il mène des relations amicales avec la fameuse Gertrude Stein et Ezra Pound. Il nous offre une toute nouvelle perspective sur des personnages tel que Pound, qui sera plus tard connu pour son antisémitisme.

La ville des lumières apparaît partout, Hemingway est conscient qu'elle est en grande partie responsable du bonheur qu'il ressent. Cette frénésie, cette fête, se termine soudainement lorsque Hemingway tombe amoureux d'une autre femme, ce qui brise sa relation avec Hadley.

Ce livre est un train qui part et que l'on prend. Un reflet : Hemingway aussi ressentait une faim perpétuelle pendant son séjour à Paris. Les descriptions, pleines de vie, sont toujours pertinentes. Quand Hemingway nous emmène dans la rue Mouffetard par exemple, nous pouvons entendre les bruits des entretiens, sentir les odeurs des plats.

Certes, Paris a changé, beaucoup même. Mais les intérêts des hommes et des femmes, ne sont-ils pas restés les mêmes ? Hemingway était à la recherche d'un lieu afin d'écrire, de trouver l'inspiration et d'apprendre davantage, mais il était aussi le plus heureux quand il partageait un moment détendu avec sa femme. Il aimait manger - et surtout boire. Il aimait avoir de la bonne compagnie. Il se posait des questions et aimait les discuter avec d'autres. Il se baladait à travers le jardin de Luxembourg, parfois, sans but. Il cherchait des beaux livres chez les bouquinistes qui longent la Seine.

Si nous jetons un regard sur la vie parisienne de nos jours, dans le quartier latin, elle ne s'est pas beaucoup transformée. Pourtant, nous avons l'impression de voyager dans le temps. Car, pendant que la vie à Paris continue, Ezra Pound, Scott Fitzgerald, les souvenirs d'Hemingway et sa nostalgie resteront dans le livre. Et nous pouvons seulement savoir comment Paris est maintenant et croire ce que raconte Hemingway s'imaginant cette ville qui le fit tant rêver

